

## **Modernité ou "contemporanéité"**

### **L'étendue d'un débat et les contours du concept**

**Dr El-Kamla Slimani - Université de Batna**

La modernité est un concept inévitable dans les débats d'intérêt scientifique, se rapportant à la sociologie, les sciences humaines et les sciences politiques.

Tenter de formuler une définition aussi précise que possible, de la notion de modernité, c'est sans doute, se heurter à des difficultés quasiment insurmontables, car son usage présent dans la majorité des débats et interventions, recouvre et renvoie à une variété infinie de sens. Pour preuve, il n'existe aucun courant idéologique, aucune école ou théorie en sciences sociales qui rejette expressément la modernité, lorsqu'elle ne s'en réclame pas sans détour, non sans nourrir des malentendus ou des arrières pensées, autour des nuances que peut inspirer la charge sémantique de ce concept.

C'est pour cette raison qu'une approche de la question de la modernité, pouvant synthétiser au mieux les termes du débat, gagnerait à se limiter à esquisser une typologie, même rapide, des auteurs qui ont proposé une définition de la modernité, telle que posée dans la société algérienne et au Maghreb.

Subie ou assumée, la modernité est à la croisée de toutes les solutions proposées aux questions qui secouent les sociétés contemporaines, ou dans les réponses recherchés dans les modèles dominants, ou encore dans le sublimation de l'authenticité, quand elle est guidée par des introspections interrogeant l'histoire et les mythes de l'histoire.

Les auteurs qui interviennent en langue arabe utilisent les termes de "hadatha" ou de "moua'assara", le second, plus proche de "contemporanéité", est connoté suffisamment, pour s'écarter de dénnotations idéologiques, que laisserait supposer le premier.

Rejetée ou imposée, la modernité suscite des interrogations qui méritent des réponses globales, tenant en compte à la fois, des problèmes théoriques, idéologiques et historiques qu'elle pose, car il est évident que les

contradictions discutées autour de cette notion, renvoient à des affrontements dont la nature mérite d'être examinée, dans tous ses aspects.

Dans une société poursuivant de longs processus de mutations, générateurs de tensions et de crises qui affectent sa capacité à définir les référents fondamentaux de son identité, et compromettent une représentation consensuelle de ses "constantes", la difficulté est toujours, de situer cette même société par rapport à la modernité, en transcendant les tensions idéologiques dont les termes, quelque que soit la forme qu'ils prennent dans les faits, opposent perpétuellement, le sacré au profane, l'authenticité à l'aliénation, l'universel au spécifique, où comme le dénonce Mostéfa Lacheraf<sup>(1)</sup>, ces mêmes termes ne sortent pas de "l'amalgame et la confusion entre patriotisme et nationalisme, tradition et archaïsme, politique et idéologie".

En privilégiant l'oralité à l'écrit, en marge de la société contemporaine ou de l'héritage civilisationnel, en substituant la superstition à la foi, la magie à la science, la fatalité à l'idée et à l'action, la société traditionnelle se coupe volontairement de l'histoire qui se fait, au nom de l'histoire passée, ignorant que sans une conscience pleinement assumée du passé, les hommes sont condamnés à subir leur présent autant que leur avenir.

La confrontation entre les projets de modernité qui se dessine sur le terrain et trace les lignes de tensions idéologiques et les luttes politiques dans les sociétés dominées, ou à la recherche des voies de développement, fait écho aux contradictions de castes, aux ruptures sociétales et aux rivalités induites par les projets opposés, pour la constitution ou la reconstitution d'une élite, dont l'absence ou la carence pathologique, compromet l'affirmation réelle de la nation.

Il est important de signaler que les penseurs et chercheurs du monde musulman contemporain, opposent à la notion de "modernité", la notion de "contemporanéité". Cette préférence revendiquée par les médias ou par des universitaires, renvoie constamment, et trouve ses racines chez Abderrahmane Ibn Khaldoun, (Tunis 1333 Le Caire 1406) fondateur de la sociologie qui se prête à une multitude d'interprétations, depuis qu'il a été remis à l'ordre du jour, par l'orientalisme.

Or toute la sociologie politique d'Ibn Khaldoun peut se résumer à la nécessité de faire le meilleur usage de l'étude de l'histoire, en tirant les

enseignements, (a'ibar), pour instaurer un consensus (ijma'a) à partir des "a'assabya" qui fondent le pouvoir "el houkm", nécessaire à toute société.

Le paradoxe des sociétés non occidentales, musulmanes en l'occurrence, est d'être contraintes à s'appuyer sur la tradition comme levier de la résistance, et d'imiter le colonisateur pour tenter désespérément de le contrecarrer sur le terrain de la puissance matérielle et de la compétition technique. Le dilemme qui s'en suit est toujours de les mettre devant le choix entre la défaite et la survie dans l'adoption partielle ou totale, du modèle du conquérant.

Ce dilemme traduit l'inexorable poussée de l'occidentalisation du monde amorcée depuis la colonisation et qui menace de rendre caduque ou même inutile, toute l'assurance acquise dans l'expérience de la lutte pour l'émancipation sociale et politique. "La décolonisation politique n'a pas été suivie de l'effacement des greffes coloniales; au contraire, elles ont été non seulement maintenues mais consolidées et développées dans un fouillis de paradoxes"<sup>(2)</sup>. Toutes les déceptions ayant succédé aux indépendances, ce que l'intellectuelle tunisienne Hélé Béji appelle "le désenchantement national"<sup>(3)</sup>, renvoie au caractère toujours inachevé et contradictoire, du modèle de modernité subi par les sociétés musulmanes notamment, dans le monde arabe et au Maghreb.

Qu'elle soit controversée ou insuffisamment étudiée et débattue, l'œuvre de Mohammed Harbi a le mérite de proposer, pour le lecteur objectif, un usage de l'histoire qui propose une approche critique, en interrogeant les carences consensuelles, au niveau des élites plus particulièrement. Dans le débat de l'histoire, cet auteur laisse en effet, une place importante à la situation des élites nationales, dans le contexte de la décolonisation et de la résistance culturelle et par conséquent, des fractures induites par les conditions de leur formation.

Dans son analyse de la colonisation en Algérie, l'historien Mohamed Harbi a établi la thèse selon laquelle l'affrontement entre la puissance coloniale et le mouvement de libération nationale, a constitué une lutte entre une modernité autoritaire imposée, et une modernité de la libération.

Il écrit en effet: "L'Algérie est entrée au XIXème siècle sous l'égide la colonisation, dans un processus de modernisation forcée. Ce n'est donc pas

sous l'effet d'une évolution interne, par le développement naturel que la société s'est modifiée. Le changement était d'autant plus ressenti qu'il s'est accompli rapidement dans l'assujettissement et la violence. (...) Le paysage intellectuel n'est pas celui d'un affrontement sans compromis entre les cultures, mais celui d'une hybridation génératrice de synthèse"<sup>(4)</sup>.

Mohammed Harbi dégage trois traits essentiels qui caractérisent les intellectuels francophones. Ils sont attachés à la démocratie tutélaire, et pour cette raison pensons-nous, ils reconduisent sous une nouvelle forme, les termes de la modernisation forcée. En deuxième lieu, Harbi note que les intellectuels francophones misent sur la modernisation économique et l'évolution des mœurs, considérés parmi les conditions favorables à la démocratie. Enfin, ils mettent l'accent sur une conception mécaniste et technique de la modernisation du politique.

Mohammed Harbi affirme par ailleurs, que la colonisation française en Algérie, porte une responsabilité certaine, dans l'apparition de contradictions linguistiques, mal posées ou restées sans solutions après l'indépendance, en optant invariablement depuis la conquête, sur les mythes de l'hétérogénéité de la société algérienne, l'arabophobie, l'islamophobie et la béerbérophobie<sup>(5)</sup>.

La formation des intellectuels arabophones durant la période coloniale, mérite d'être analysée en prolongement d'une telle démarche, afin de compléter l'étude des élites algériennes dans le contexte de la domination française<sup>(6)</sup>.

### **Tradition et révolution :**

Dans "Tradition et révolution, le véritable enjeu", Rédha Malek<sup>(7)</sup> note le fait que "le socialisme a échoué", et que "le parti unique a étouffé l'initiative", et prône, pour garantir une nouvelle chance à la démocratie, un "retour au source", en tant que "point de départ d'un redéploiement critique". Ce "redéploiement critique" ne commence-t-il pas justement, par une remise en question de l'usage qui est fait de l'histoire dans le système de pouvoir, c'est-à-dire dans les rapports qui fondent l'articulation de l'Etat à la société?

Dans la typologie des systèmes de gouvernement né des indépendances, il y a invariablement, une conception quasi religieuse des modes de légitimation qui monopolise le débat sur l'histoire.

De ce fait, le paradoxe d'un "retour aux sources" tourné vers un modèle viable de modernité, et qu'il exige une laïcisation du politique et donc, la levée de toute forme de contrôle sur le débat historique. Car enfin, ce "retour aux sources" et ce "redéploiement critique", ne peut dépasser le niveau des slogans et des combats stériles pour des nuances, puisque cette proposition n'est pas nouvelle; elle a été plus tôt, systématisée par Malek Bennabi, sans effet réellement positif sur le terrain du débat.

Malek Bennabi écrivait dans "Le problème des idées"<sup>(8)</sup> "La société musulmane a pris son essor moderne en même temps qu'une autre société, le Japon. Les deux sociétés se sont mises en même temps, vers 1860, à l'école de la civilisation occidentale. Or, aujourd'hui, le Japon est la troisième puissance économique du monde: "les idées mortelles" de l'occident ne l'ont pas dévié de sa voie: il est demeuré fidèle à sa culture, à ses traditions, à son passé. Par ailleurs, la société musulmane malgré ses louables efforts que l'histoire a consacré sous le nom de la connaissance, n'en n'est pas moins aujourd'hui, après un siècle, une société de type sous développé".

Entre une société qui a une conscience claire de son passé, de ses traditions et de sa culture, une société qui est libérée de tout complexe, de toute forme de refoulement pour vivre le présent en se projetant de façon efficiente dans l'avenir, et une société qui génère les blocages et les crises, la différence est certainement dans le temps perdu, à expérimenter des modèles illusoires, en fuyant la confrontation avec les interrogations de l'histoire.

La crise intérieure qui a divisé le mouvement national et la société née de l'indépendance, c'est la crise des représentations de l'histoire contemporaine, mais également celle des représentations les plus profondes, renvoyant non seulement à la mémoire collective, mais également, aux racines de l'identité civilisationnelle et spirituelle.

Le souci d'une phénoménologie de la modernité et partant, de son historicité, est en filigrane de la définition qu'en donne Abdallah Laroui<sup>(9)</sup>: "On ne peut en effet, confondre la modernité en tant que processus et en tant qu'idéologie, le mouvement social lui-même et l'action de ceux qui en ont

conscience, qui l'analysent et le nomment pour le critiquer et l'arrêter, et ce sont les traditionalistes, ou pour l'accélérer et l'étendre, et ce sont les modernistes. On ne peut vraiment comprendre l'histoire d'une société, décider qu'elle se modernise vraiment ou, par réaction, se traditionalise, si on ne décrit pas avec précision l'action de ce groupe".

**Modernité et libération :**

Cette "description précise" revient à décrire la nature des rapports violents ou non, de la société avec le colonialisme. La colonisation est venue avec un projet de modernité, qu'elle avait appelé la mission civilisatrice de la France. L'école française en Algérie a diffusé les valeurs de cette modernité et de cette mission civilisatrice, faisant référence à la révolution de 1789 et au socialisme français élaboré par des utopistes du 19<sup>ème</sup> siècle comme Proudhon, puis repris par le "socialisme scientifique".

Les algériens qui ont opté pour les idéaux du socialisme moderne, avaient des idées généreuses et voulaient servir leur peuple en le sortant de l'ignorance, ils pensaient que pour réaliser cet idéal, ils doivent lutter contre le fanatisme et les idées anciennes. Ils n'avaient pas compris que les idéaux du socialisme européen ne constituaient que le côté humain du capitalisme et de l'impérialisme de l'occident.

Malek Bennabi avait soutenu la thèse selon laquelle la "colonisabilité" n'est pas le fait de l'attachement au passé, ni celui du fanatisme de la religion, mais bien celui de l'abandon de la science enseignée par le Coran, c'est-à-dire une déviation de la pratique religieuse qui substitue "la chose" à "l'idée". Mais dans le combat entre la modernité autoritaire de l'occident et une modernité de la libération, la lutte était inégale car le système d'enseignement français en Algérie et dans les colonies, était infiniment plus puissant et plus influent.

La poursuite de la libération des anciennes colonies, à l'époque de la mondialisation, qui est la nouvelle forme de la mission civilisatrice, nécessite de transformer nos universités et nos écoles construites sur le modèle de l'ancien colonisateur, en institutions scientifiques qui développent une pensée refusant l'occidentalisation totale du monde.

Le dialogue entre les civilisations signifie que l'occident doit partager les bienfaits de la science et de la technologie moderne, en reconnaissant que la civilisation contemporaine n'est pas le fruit de son seul génie, elle est une synthèse du passé de toute l'humanité.

La modernité imposée par la mondialisation, "fait semblant" d'apporter la démocratie, la bonne gouvernance, la tolérance, la libération de la femme, en même temps elle détruit les autres cultures et impose les guerres et l'exploitation des richesses des peuples.

La "contemporanéité" serait une tentative de tirer profit de la supériorité de l'occident, en adaptant le savoir et la technologie d'aujourd'hui, aux valeurs permanentes de la civilisation. Dieu a créé la diversité des hommes et des cultures qui s'oppose à l'uniformisation dans un seul modèle.

Les penseurs occidentaux familiarisés avec l'histoire de l'islam, admettent facilement que la modernité a commencé avec le Coran qui a annoncé une libération de l'Homme qui éclairera la route de la modernité. Mais le "dialogue des civilisations" est faussé par la poursuite de la domination culturelle occidentale et la prééminence de ses médias, pour preuve, des auteurs comme Gustave Le Bon ou René Guénon<sup>(10)</sup>, sont occultés dans les débats, et les références des analystes qui ont succédé aux orientalistes d'hier.

Ce n'est pas pour autant que la responsabilité des musulmans doit être continuellement occultée, ou passée sous silence, quand il faut accuser l'autre, d'être "le plus fort". En effet, l'islam sans la tolérance, sans la science et le débat fondé sur la raison, n'est ni de la modernité, ni de la contemporanéité. Cette dernière nécessite de sortir du cercle vicieux des idéologies et d'étudier les causes historiques et sociales du décalage entre les civilisations.

**Référence :**

---

- (1) Mostéfa Lacheraf, Histoire de concepts, El Watan du 8 octobre 2000.
- (2) Mohamed Dahmani L'occidentalisation des pays du tiers monde, Economica, Opu 1983, p 15.
- (3) Hélé Béji, Le désenchantement colonial, Essai sur la décolonisation, François Maspéro 1982
- (4) Mohamed Harbi, préface à Guy Pervillé, "Les étudiants algériens de l'université française, 1880 1962, édition Casbah Alger).
- (5) Conférence donnée au centre culturel français de Constantine, le 21 octobre 2008, "Mémoire occultée, mémoire oubliée, mémoire imposée".
- (6) Consulter Amar Hellal, "le mouvement réformiste algérien, les hommes et l'histoire (1931 1957), OPU 2002, Ali Mérad, Le réformisme Musulman en Algérie de 1925 à 1940, La Haye, 1967
- (7) Réda Malek, tradition et révolution, le véritable enjeu, Edition Bouchene 1991, ANEP 2002
- (8) Malek Benabi, le problème des idées, Société d'édition et de communication, Alger, sans date.
- (9) Abdallah LAROUÏ, "Islamisme, modernisme, libéralisme" Centre Culturel Arabe, Casablanca, Maroc, 1997.
- (10) Gustave Le Bon, la civilisation des arabes, le sycomore, paris 1990.  
René Guenon, la crise du monde moderne, ed Bouchéne, Alger 1990.